

La meilleure façon de marcher *Le Bonheur c'est une chanson triste*

André Lavoie

Volume 22, numéro 3, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2004). Compte rendu de [La meilleure façon de marcher / *Le Bonheur c'est une chanson triste*]. *Ciné-Bulles*, 22(3), 10–11.

La meilleure façon de marcher

PAR ANDRÉ LAVOIE

Pendant la dernière campagne électorale fédérale, les médias ont une fois de plus décoré le ras-le-bol de la population à l'égard de la chose politique mais, fait nouveau, noté que celle-ci se plaît à mentir aux sondeurs sur leurs intentions de vote, ou alors refuse carrément de répondre. Pour les fabricants d'opinions, il s'agit d'une véritable tragédie annonçant le déclin de leur crédibilité, mais pour ceux qui n'en peuvent plus d'être étiquetés, cette résistance a de quoi réjouir. En fait, ce n'est pas tant que les gens s'offusquent que l'on s'intéresse à eux à ce point : ils apprécieraient peut-être qu'on leur pose d'autres questions, plus près de leurs véritables préoccupations et de le faire, pourquoi pas, sur un ton désinvolte et désintéressé. Les réponses iraient dans le même sens, spontanées et sincères, inutiles aux partis politiques mais fort instructives à tous pour saisir l'humeur d'une société, d'une ville, d'un quartier.

Dans **Le Bonheur c'est une chanson triste**, Anne-Marie (Anne-Marie Cadieux dans son plus grand rôle au cinéma) n'est pas la première, ni la dernière, à prendre le risque d'aller vers des inconnus, petite caméra numérique en main, pour leur demander d'exposer non seulement leurs opinions mais aussi une partie de leur âme. La technique des réponses volées sur les trottoirs est chose courante aux nouvelles télévisées mais celle d'établir un contact plus personnel avec ses interlocuteurs implique nécessairement un grand abandon, une bonne dose d'impudeur, choses qui ne sont pas sans risques. Aller à la rencontre de l'autre plutôt de se réfugier dans son quant-à-soi amène toujours son lot de surprises, une foule de petits incidents cocasses, romantiques et dramatiques qui constituent ici la trame du second long métrage de François Delisle, plus de 10 ans après **Ruth** (1993).

Bien des visages vont défiler sous nos yeux, ou plutôt sous ceux de cette femme couverte de sueur et de points d'interrogation, perdue au cœur de sa propre ville, un Montréal dont on ne verra que les trottoirs broyés par la chaleur

estivale. En fait, Anne-Marie semble moins désorientée que moralement égarée dans ce nouveau capharnaüm postmoderne des valeurs, celui du consumérisme et de l'individualisme. Comme si une simple caméra, beaucoup de bonne volonté et un total don de soi pouvaient y changer quelque chose, elle aborde des passants pour leur poser la seule question qui lui apparaît urgente, celle qui lui permettra de donner à sa propre vie le sens qu'elle cherche tant. Si le bonheur venait à frapper, à vous jeter un clin d'œil invitant, seriez-vous capable d'interrompre votre course folle pour lui répondre, pour le laisser marcher à vos côtés? Encore faut-il savoir à quoi il ressemble... et c'est la mission que s'est donnée cette nomade urbaine tout au long de ce film évoquant un grand moment de vagabondage, et une suite de rencontres fortuites, dont le parcours est imprégné sur image numérique.

Après avoir posé cette étrange question (« C'est quoi pour vous le bonheur? »), ce sont les réponses qui, elles, compliquent les choses. Elles s'avèrent tout naturellement multiples, étranges, parfois longues mais pouvant aussi être très courtes, ressemblant chez certains à une quelconque liste d'épicerie ou devenant pour d'autres un appel de détresse (Marie Brassard et Denis Trudel sont, chacun à leur manière, bouleversants). **Le Bonheur c'est une chanson triste** (un titre qui évoque à la fois son côté fugace et rapide, comme une mélodie, et la part de vaines illusions, de déceptions, que l'on ne veut pas toujours voir) s'engage d'abord dans cette voie, celle de la futilité bienheureuse. Les motivations d'Anne-Marie sont nullement explicites pendant une bonne partie du récit et son enquête ressemble plutôt à un projet d'une future diplômée du département de communications de l'UQÀM.

Nos doutes se dissipent peu à peu, François Delisle intercalant, par fragments, les véritables motifs de cette quête du bonheur, ou du moins de sa définition, et le profil de celle qui semble vouloir en faire une question de vie ou de mort. Anne-Marie aurait pu être une documentariste

Le Bonheur c'est une chanson triste



Anne-Marie Cadieux et Frédéric De Grandpré dans une scène impressionnante de réalisme du *Bonheur c'est une chanson triste*

en panne de sujet, mais Delisle en a fait une conceptrice publicitaire volontairement au chômage qui, pendant des années, a vendu du rêve sous toutes les formes : en bouteille, en boîte et en paquet de 12...

Le film épouse ce parcours en zigzags, basculant constamment entre les images « documentaires » captées par Anne-Marie et celles de la fiction, nous montrant en somme l'envers du décor, toutes deux sur support numérique, la première étant plus granuleuse et délavée que la seconde, question de démarquer les deux niveaux du récit. À cela s'ajoutent quelques retours en arrière essentiels pour comprendre le cheminement du personnage, saisir l'importance de cette supposée déchéance (surtout aux yeux de Stéphane, son collègue de travail, dont l'incrédulité face à ce projet sans but concret, pas même celui d'un éventuel *reality show*, montre l'écart grandissant entre les deux vies, passée et présente, d'Anne-Marie) et rire, avec elle, de son improbable résurrection... Résurrection merveilleusement signifiée en conclusion par une chanson pas triste du tout, clin d'œil charmant à un certain cinéma français (celui de Jacques Demy, mais aussi, dans une moindre mesure, d'Éric Rohmer et de François Ozon), laissant le spectateur sur une note d'agréable légèreté.

Sujet vaste, mais casse-gueule, le bonheur aurait pu faire sombrer le film de François Delisle dans un océan de clichés, une mer de bons sentiments sur laquelle le goût de naviguer ne vient jamais nous envahir. Ici, le bonheur se

décline sur tous les tons et à tous les modes, surtout intimistes, d'abord grâce à la présence lumineuse d'Anne-Marie Cadieux, entourée d'acteurs qui, le temps d'une seule scène, réussissent à nous amener au bord des larmes. Et si la joie se camoufle dans les choses simples, elle prend aussi des détours surprenants, tous ces personnages qui défilent offrant toutes sortes de définitions du bonheur, mais signe des temps, teintées d'individualisme, de spiritualité, où le célibat forcé et les problèmes de couple apparaissent souvent comme l'antithèse de la plénitude.

Rarement le social ou le politique (sauf peut-être chez le personnage fou furieux incarné avec intensité par Luc Proulx) ne semblent représenter des solutions viables à cette quête d'harmonie. Contrairement à la démarche de Philippe Falardeau dans *La Moitié gauche du frigo*, où la caméra numérique servait à nourrir les conflits et à creuser un sérieux écart entre deux amis aux valeurs différentes, celle utilisée par le personnage inventé par François Delisle dans *Le Bonheur c'est une chanson triste* devient un appareil familial, convivial, rassembleur. Dans cette fascinante recherche de sens, les nouvelles technologies, loin des connotations froides et déshumanisantes liées à cette quincaillerie, servent à renouer avec l'essentiel, l'intangible, quelque chose qui pourrait ressembler à l'amour et à la solidarité. Mais pour trouver tout cela, du moins selon François Delisle, il faut non seulement savoir filmer, mais aussi marcher. ■

Le Bonheur c'est une chanson triste

35 mm / coul. / 84 min / 2004 / fict. / Québec

Réal., scén. et prod. : François Delisle
Image : Édith Labbé
Son : Marcel Chouinard
Mus. : Ève Cournoyer
Mont. : Pascale Paroissien
Dist. : Cinéma Libre
Int. : Anne-Marie Cadieux, Miro, Frédéric De Grandpré, Luc Proulx, Marie Brassard, Micheline Lanctôt